

OUI, ON PEUT

Patrice Heems
École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

« Bon... Alors ! »

Alors, bon... Alors on y va... On commence, ça commence... On se met au travail... « Au boulot ! » comme dit Tony¹.

Le passage, la transition, sont nets. On se lève, on quitte le canapé et les fauteuils confortables où l'on vient de papoter trois minutes pour se diriger vers les bonnes vieilles chaises en bois et acier, ouvrir les cahiers sur ces bonnes vieilles tables percées d'un trou mystérieux en haut à gauche (mais à quoi sert-il donc ce trou dans la table ? À faire passer les câbles de l'ordi ? Surement pas ! Il n'y a jamais eu d'ordinateur dans cette classe ! En tout cas, si on fait tomber son crayon dedans, il va directement dans la case ! Ça doit être fait pour ça : pour faire tomber les crayons dans la case ! C'est un de ces jeux bizarres qu'on trouve à l'école...).

En tout cas on y va. Allez, hop, hop, hop, au travail. Mathis déteste ce moment : lui ce qu'il aime, c'est avant. Quand on parle. Quand on a le droit de raconter des trucs...

- Quoi de neuf, Mathis ?
- Eh ben moi, hier, ma mère elle a fait un gâteau, en forme de cœur.
- Ah... C'était bon ?
- Ben oui !

1. Les prénoms ont été changés.

- Tu nous en as rapporté ?
- Ben non !
- Bon Mathis, tu sors. Tu retournes chez toi et tu rapportes du gâteau !
- Y en n'a plus !
- Bon... Ce n'est même pas la peine de revenir demain !

Mathis rigole, il aime bien ça, ce moment un peu à part où on blague. Mathis aime quand c'est drôle et justement, pour Mathis, c'est drôle quand ce n'est pas tout à fait comme à l'école.

Après, je vais lire une histoire. Une pas trop longue : on a du travail ! Mais je suis obligé. Un rituel. C'est important les rituels : ça pose les choses, ça les rythme, ça rassure. Au moins une fois par jour, pour ce groupe d'enfants, on navigue à vue, on sait où on va. Il va se passer ceci, puis cela, et après on ira travailler. Il y a, heureusement, beaucoup d'autres rituels dans la journée : le comptage des présents, la date au tableau, la météo, la distribution des cahiers bleus... Et puis la récré, la cantine, l'heure de la sortie... Le rituel, pour Mathis, pour Many, pour Adrien, pour Kathy et pour beaucoup d'autres, c'est le moment qui ne fait pas peur : jusqu'ici ça va, tout est normal. On a déjà fait, donc on gère. On peut lever son doigt, proposer de participer. On peut être un élève, tranquillement.

Après, ça se gâte ! Après, il faudra lire des choses, écrire des choses. Après, il faudra chercher si on entend ceci ou cela. Il faudra retrouver comment on écrit le « ou » de « outil » ou le « en » de « enveloppe ».

Qu'est-ce qu'il nous veut aujourd'hui ? On doit écrire « Le mouton va dans le jardin. » Ouh la !

Alors ! « Le », ça va ! Je sais l'écrire !

« Mouton »... « mou... »... Il y a un « ou »... On a déjà vu « ou »... On l'a vu hier ! Ah oui, c'est sur l'affiche qui est au tableau : à côté des outils, il y a un « o » et un « u »... c'est ou ! À côté de l'oiseau, il y a un « o » et un « i », c'est « oi ». « oi » de « oiseau », oui c'est ça ! À côté du 11, il y a un « o » et un « n » (C'est un « n » c'est ça ? Ou un « m » ? Non « m » c'est deux ponts !) Donc « o » et « n » à côté du 11 (C'est quoi déjà 11 ? 1 et 1 ? Ah oui je sais : 7, 8, 9, 10, 11... 11... Onze) Ça fait « on ». Mais qu'est-ce que je cherche déjà ? Ah oui : « Mouton » ! « Mou... »... Il faut un « ou » !

Mathis déteste ce moment où on se met « au travail ». Visiblement ça l'angoisse. Ce travail que je lui demande d'accomplir est, très souvent, à des années-lumière de ce qu'on lui a demandé juste avant ou qu'on lui demandera juste après dans la classe. Très souvent, je me contente de proposer aux élèves d'effectuer une tâche dont je sais pertinemment qu'ils la maîtrisent parfaitement. C'est clairement un moment d'échauffement, un entraînement avant l'effort. Il n'y a pas d'autre objectif que de poser les acquis et surtout de rassurer : parfois, à l'école, il y a des choses qu'on sait faire. Là encore, au fond, il s'agit d'un rituel. Mais pour Mathis, rien à faire : il faut prendre le cahier, il faut prendre le crayon, il faut prendre le livre, bref il faut prendre un de ces objets qui symbolisent pour lui l'insurmontable. « Je ne sais pas le faire ! » me dit Mathis. Quoi qu'il arrive, quelle que soit la question, il commence comme ça : « Je ne sais pas le faire. » Il me regarde d'un air désespéré,

suppliant... Ce n'est pas de la comédie. À ce moment précis, il ne sait pas le faire. Ou il ne sait plus, peu importe. En tout cas, il panique !

Mathis, c'est en fait mon élève ordinaire ! Il est le porte-parole de tous ces enfants que j'essaie d'aider depuis tant d'années. Un an ou deux d'apprentissage de la lecture et de la numération l'ont totalement découragé. Et pourtant, depuis le début, l'école a fait de son mieux pour éviter la catastrophe : pédagogie différenciée, aide personnalisée, orientation vers un orthophoniste, groupe de besoin et puis à un moment, intervention du RASED² (bref, de votre serviteur).

Mais la catastrophe inéluctable est arrivée. Pour Mathis, ce n'est pas compliqué : « L'école, je sais pas le faire ! »

Il serait d'ailleurs plus exact de dire que ce n'est *plus* compliqué : au fond, Mathis a quelque part trouvé sa réponse. Une réponse universelle, valable en toute circonstance et qui lui permettra de se sortir de toutes les situations : « Inutile de me demander, voyez quelqu'un d'autre, moi je ne sais pas... »

Mathis ne cherche plus.

Bien entendu, on ne peut pas le laisser là, tout seul, avec sa « réponse à tout » ! Et c'est tout le travail : il faut l'aider à y croire à nouveau. Les enfants comme Mathis sont hélas nombreux. Ce n'est certes pas facile de les aider mais, au moins l'école a clairement pris conscience qu'ils existent et la littérature pédagogique peut venir aider les enseignants désarmés qui se trouvent face à eux et apporter des pistes de travail³.

Chaque jour, Mathis quitte le « coin du canapé » où il papotait, tout souriant, pour rejoindre, la mine basse, le « coin des tables » où on va travailler.

Pendant ce temps-là, Adrien, lui, se précipite. Tout va bien ! Il est content ! Il remonterait le moral à un régiment en déroute avec son large sourire jusqu'aux oreilles et son petit « Ah ! » de contentement quand on lui annonce que les choses sérieuses vont commencer !

Adrien n'a peur de rien.

Il va y arriver. Je vais lui demander et il va faire. Pas de problème.

Aujourd'hui, j'ai prévu de commencer un long travail de dictée à l'adulte. Cela nous prendra plusieurs séances. L'objectif, bien connu, est de travailler les compétences à mettre en œuvre face à la compréhension et à la rédaction de textes longs (très longs pour des élèves de cycle II) en les déchargeant des tâches formelles d'écriture⁴.

Je commence donc par ce petit préambule :

-
2. Les réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté (RASED), mis place dans les années 90 et modifiés au fil des années, apportent une aide aux enfants en difficulté au sein des écoles maternelles et des écoles élémentaires. Je suis moi-même maître E, chargé des aides à caractère pédagogique.
 3. Je pense notamment aux ouvrages de Serge Boimare comme *L'enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 1999. On pourra aussi lire en ligne sa contribution pour le numéro 36 de *Recherches, Difficultés de lecteurs*, (2002) : « Diminuer la peur d'apprendre : le rôle de la médiation culturelle ». http://www.recherches.lautre.net/wp-content/uploads/2014/06/diminuer_la_peur_d_apprendre.pdf.
 4. « La dictée à l'enseignant, un dispositif efficace de la maternelle à l'université ? » Bertrand Daunay, *Recherches* n° 27, 1997. http://www.recherches.lautre.net/wp-content/uploads/2015/08/223_Daunay_R27.pdf.

– Aujourd’hui on va écrire une histoire (tête de Mathis, au désespoir...) C’est une histoire que vous connaissez très bien, c’est fait exprès ! J’ai choisi l’histoire du Petit Chaperon rouge parce que, justement, on ne va pas avoir besoin de l’inventer, on la connaît déjà ! Ce qui m’intéresse, c’est qu’on écrive une longue histoire pour voir si on y arrive...

Mathis m’interrompt tout de suite :

– On peut pas !

Mais Adrien proteste :

– Ben si !

Je suis un peu dérouté : autant la réaction de Mathis était prévisible, autant je suis un peu surpris par l’assurance d’Adrien, même si je suis habitué à son flegme.

– Oui, bon, de toutes façons, je sais bien que vous n’allez pas pouvoir écrire une longue histoire tout seul.

– Ben si on peut !

– Attends Adrien, tu penses que tu peux écrire tout seul une longue histoire comme dans un livre ? Une histoire de plusieurs pages ?

Mathis est décomposé !

– Ben oui !

– Tu sauras écrire tout seul ? Tout raconter ? La petite fille avec son panier, la galette, le loup dans la forêt, la grand-mère et puis le loup qui mange la grand-mère ? « Oh Mamie comme vous avez de grands yeux ! C’est pour mieux te voir ! Comme vous avez de grandes oreilles ! C’est pour mieux t’entendre ! Comme vous avez de grandes dents ! C’est pour mieux te manger, mon enfant ! » Et le chasseur qui ouvre le ventre et tout et tout ?

– Ben oui !

– Non, on peut pas, proteste Mathis en secouant la tête.

– Ben si, on prend le crayon et on écrit !

Je suis sidéré ! Adrien sourit encore une fois jusqu’aux oreilles, tranquille. Il ne se moque pas de moi, cela se voit et cela se sent : il y croit. Je devine en partie ce qui lui passe par la tête : « C’est facile ce que tu demandes aujourd’hui : je la connais cette histoire. Je peux la raconter, tu penses bien. J’ai tous les détails, tous les mots. Je comprends bien ce que tu me demandes en plus : ce n’est pas comme quand il faut mettre un “s” parce qu’il y en a plusieurs ou compter les dizaines et les unités ! Ce n’est pas comme tous ces trucs bizarres de passé ou de futur ou de majuscules qui finissent par un point. C’est juste une histoire et je la connais : je peux faire ça ! Tu veux qu’on raconte une histoire ? Eh bien, allons-y ! »

Là, je ne vois guère qu’une solution et elle ne me plaît pas du tout ! Je ne vais quand même pas lui lancer au visage que ce n’est pas possible, que je sais bien qu’il n’est pas capable. Je ne vais quand même pas le gronder, le rappeler à l’ordre ou au moins au bon sens. Je ne suis pas là pour ça !

Alors quelle autre solution que de le laisser faire, de lui dire d’y aller. Avec bien sûr, au bout, l’évidence de l’échec. Ça ne me plaît pas, pas du tout. Je n’ai pas envie de fabriquer un Mathis bis, découragé et triste.

J’argumente encore un peu :

- En fait je pensais écrire à votre place : vous me dites et moi j'écris. Parce que quand même c'est difficile d'écrire une longue histoire avec beaucoup, beaucoup de mots. Je ne suis pas sûr que vous allez savoir le faire tout seul...
- Si si !
- Bon, eh bien vas-y...

Et Adrien de prendre son crayon, son cahier et de commencer à écrire :

le beti chaporouch va le louva et limache le cha poruch é lidi tu a tes den
sépour te maché

Ça prend bien cinq minutes.

Tous les regards sont tournés vers Adrien qui s'applique, tire un peu la langue. Je vois dans le regard de sa voisine Kathy poindre une lueur d'admiration. Elle me regarde l'air de dire : « Tu as vu, il le fait ! »

Puis Adrien pose son crayon, s'installe crânement sur sa chaise et me regarde Avec son grand sourire.

- Eh bien ? dis-je.
- Voilà, me répond-t-il.
- Tu as tout écrit ?
- Oui.
- La galette, le pot de beurre, le loup la forêt, la grand-mère... Tout y est ?
- Oui !
- ...
- Ben oui !
- Alors montre-moi où tu as écrit galette ?
- ...
- Montre-moi où tu as écrit forêt ?
- Je l'ai oublié !
- Et le chasseur ?
- Euh ! je l'ai oublié aussi...
- Bon, tu vois, ce n'est pas si facile. Écoute, on va prendre ton histoire comme début et on va voir ce qu'on peut rajouter. Vas-y, dis-moi ce que tu as écrit !

J'attrape un feutre, je me tourne vers le paperboard et il me dicte :

- Le Petit Chaperon rouge va dans la forêt, il rencontre le loup et le loup dit prends le grand chemin...

Voilà, ce jour-là, je m'en suis sorti comme ça, par une pirouette. J'ai laissé quelques illusions à Adrien et surtout, on n'a pas parlé de sa proposition d'écrit (qui n'est pas si mauvaise d'ailleurs : j'aimerais que tous « mes » élèves sachent en faire autant !). Et puis, on s'est quittés bons amis. Mais il va recommencer... Je le sais ! Et il y aura des moments où je vais bien être obligé de l'aider à comprendre qu'il ne sait pas faire. Et il sera déçu, profondément. Je connais bien mon Adrien : derrière

son grand sourire et son assurance se cache une autre forme de peur. La peur de cette difficile réalité : parfois, on ne peut pas.

Et je n'aime pas être celui qui aide Adrien à perdre ses illusions.